

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 JANVIER 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-Zag, par Rodolphe LeFort. — Poésie : Cloche nocturne, par A. Segard. — La plus belle fleur d'une tombe, par Aimée Patrie. — M. André Theuriet. — Poésie : Voix de l'exil, par A. Trudeau. — Conte acadien : La cloche qui pleure, par F. Picard. — Nos gravures. — Des cadeaux. — Hommage à l'Infini, par S. Beaudet. — Théodule et son renard noir, par H. de Puyjalon. — Monsieur Jules, par Hermance. — Petite poste en famille. — Ecole littéraire de Montréal. — Feu M. Pierre Poulin (avec portrait). — Mondanité. — La première femme au Klondyke. — A la mémoire d'Elzéar Dufort, par A. Hurteau. — Faits scientifiques. — Bibliographie. — Jeux et amusements. — Choses et autres. — Feuilleton : Les deux gosses.

GRAVURES.—Portrait de M. André Theuriet. — La première femme en route pour le Klondyke. — Le commerce des serpents aux Indes : Captures aux bords du Gange. — Portrait de M. Alphonse Daudet. — Le bonhomme de neige : Le tir à la cible. — Gravure du feuilleton. — Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Enfin, Rome a parlé !

Nous vous avions dit que, quoi que nous dise le Saint-Père, rien ne nous étonnerait, rien ne nous surprendrait, rien ne nous rebuterait.

Habitué, dès avant que de parler, à regarder le Pape comme Docteur suprême de l'Eglise, Pontife et Roi ; habitué à ne pas discuter les ordres ou les avis de notre père qui nous enseigne le respect absolu envers le Père commun des fidèles, nous acceptons avec soumission et avec joie tout ce que nous ordonne le Pape, regardant le moindre de ses désirs comme un ordre auquel nous ne voudrions, pour rien au monde, désobéir volontairement.

Que l'on ne croie pas notre soumission aveugle : nous mettons sciemment notre raison au service de notre Foi ; à la lumière de celle-ci, nous élargissons jusqu'aux plus vastes horizons celle-là, et nous arrivons ainsi à obéir au Pape avec l'immense amour avec lequel nous obéissions au meilleur des pères.

Aujourd'hui, nous ne dirons rien du document ma-

gistrat traçant la voie à tous ceux qui veulent être de bonne volonté.

Nous nous contenterons de dire que nous connaissons assez nos gouvernants pour affirmer leur dévouement à la cause sacrée de la religion, au respect des droits imprescriptibles du père de famille sur ses enfants. Nulle loi n'est juste, devant Dieu et les hommes, qui porte atteinte aux droits des parents sur l'instruction religieuse qu'ils veulent donner à leurs enfants.

Voilà pourquoi, cette idée qui fait doucement son chemin doit être développée et mise en pratique : d'une section, dans nos Parlements, de catholiques tout court sans attache à aucun parti politique. Les catholiques, en Prusse, transportent la majorité où bon leur semble, au mieux des intérêts du peuple. C'est à quoi l'on devra venir en notre pays.

Et ce sera l'ère de bonheur qui commencera pour le peuple : parce qu'il aura des hommes à principes fermes, décidés à ne chercher que le juste avant tout, et à ne vouloir que les mesures capables de contribuer au développement de l'agriculture, du commerce loyal, capables aussi de protéger le pauvre, l'ouvrier, les petits. Il est souverainement inique d'entendre dire—et d'en avoir les preuves malheureusement—que les lois ne sont faites que pour protéger le riche, le fort, le puissant ! C'est le contraire qui doit exister : c'est la base de la Religion, c'est l'objet de l'éternelle revendication de Papes ! l'encyclique aux Canadiens nous le prouve surabondamment.

La pauvre Espagne, ruinée par la guerre qu'elle a cru devoir soutenir contre les Cubains demandant, en somme, l'exercice de leurs droits, l'épanouissement de leurs libertés, se voit menacée du fléau épouvantable de la guerre civile.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la vilaine tragédie jouée par Don Carlos en 1870 : sur les champs de bataille de cette lutte fratricide, notre cher compatriote, Hughes Murray, lieutenant aux Zouaves Pontificaux, trouva une mort glorieuse.

Autant le frère du prétendant, Mgr don Alphonse, aussi lieutenant aux Zouaves Pontificaux, a droit aux égards que l'on porte à la vraie noblesse ; autant les mérites peu le jouisseur qui a nom Don Carlos. Dur envers les siens, têtu comme une mule des Pyrénées, de religion et de conscience d'une étrange élasticité, le prétendant joint à cela la cruauté froide : car il doit être cruel, pour ne point reculer devant les larmes et le sang qui inondent toujours un pays livré à la guerre civile.

Nous croyons, en notre âme et conscience, fort juste une insurrection d'un peuple opprimé dans sa liberté religieuse et dans ses libertés civiles : nous savons que, pour être justifiée aux yeux des gouvernements étrangers, cette insurrection doit être victorieuse à tout prix, sinon, les meilleures intentions sont traitées de rebelles, de perverses. Mais nous croyons aussi, en notre âme et conscience, que celui qui fomenta une guerre entre frères, fût-il don Carlos, Napoléon III ou autre Sarde, n'est qu'un vulgaire malfaiteur.

Un grand journal, portant la date du 30 décembre dernier, parlant des domaines que se taillent en Chine les grandes puissances d'Europe, disait avec mélancolie : "Etrange concert, que ce concert européen ! Les grandes puissances de l'Europe ne s'entendent que pour piller les faibles. Ce sont les Chinois aujourd'hui qui paient la musique."

Piller les faibles !... Il faudrait pourtant s'entendre, que diable ! La langue française finirait-elle, décidément, par ne vouloir que dire le contraire de ce qu'elle dit ?—Les Chinois, faibles ?...

Quatre cent millions d'habitants, contre l'Europe réunie ne comptant, elle, que trois cent quarante millions d'habitants, en chiffres ronds !

Ce n'est ni notre faute, ni celle de l'Europe, si les Chinois sont des... Chinois, ce qui signifie des barbares, des pleutres, des imbéciles, tout ce que vous voudrez. Et l'Europe a fait une grosse bêtise, le jour où elle a arrêté le Japon opprimant aussi, lui avec ses

quarante millions d'habitants, les faibles Chinois quatre cent millions !

Les Anglais oppriment les Asiatiques, les Africains, apitoyez-vous sur le sort des esclaves changeant simplement de maîtres—et laissez l'Europe diminuer le danger imminent de l'invasion chinoise, c'est-à-dire, une réédition des grandes migrations des Goths et des Visigoths aux IIIe et IVe siècles avec des Alaric pour chefs, ou des Huns au Ve siècle avec des Attila !

Dieu préserve la civilisation—dans l'ancien ou dans le nouveau monde—de ces monstres de l'humanité !

Un grand banquet donné au Maire de la ville de Montréal, S. H. M. Wilson-Smith, réunissait le 12 de ce mois l'élite de la population et nos plus grands hommes d'Etat autour du héros de la fête.

On remarquait, parmi les convives, S. G. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal ; Son Excellence lord Aberdeen, gouverneur du Canada ; l'hon. sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada ; l'hon. M. J.-I. Tarte, ministre des Travaux Publics du gouvernement fédéral ; l'hon. sir Ad. Chapleau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec ; les plus hauts dignitaires des différentes sectes protestantes et quantité de personnages illustres.

Nous avons vu les premiers numéros d'un journal édité, rédigé, composé, imprimé par des femmes, rien que des femmes. Le titre de ce journal ?—*La Fronde* !

Avouez que c'est gros de menaces !

Nous nous empressons de rappeler notre profond respect pour le sexe faible. On nous taxera, à notre tour, de pleutre, de trembleur, puisque le dit sexe est appelé *faible* uniquement par euphémisme, attendu qu'il est, en réalité, le sexe fort.

Tant pis pour nous ! Nous reprotostons, avec véhémence, de notre profond respect, et passons à l'examen de... conscience de ces dames... de leur journal, voulons-nous dire.

Nous avons vu des articles signés *masculinement* ; pourquoi cela ? Ces dames ont dit que leur journal est entièrement fait par elles : à quoi bon vouloir prouver que ce n'est pas exact ? Ont-elles besoin des hommes pour faire leur journal ?

Elles donnent, dans leurs colonnes, à boire et à manger. Quand je dis à manger, c'est par... euphonie ; à boire suffit amplement. Elles nous abreuvent de choses qu'on pardonne aux hommes, parmi lesquels il y a tant de détraqués !

Je connaissais bien Louise Michel ; je me rappelle la Théroigne et ses sublimes satellites disant : "C'est nous qui sommes les princesses !" Mais, entre nous, hommes, mes frères, je vous avouerai que j'avais regardé ces... créatures comme des détraquées aussi.

La femme est un être pétri de bonté, de noblesse, de sentiments, de grandeur d'âme. Elle est, par sa nature même, mieux disposée que nous à connaître, aimer et servir Dieu : elle se rapproche plus de la divinité que l'homme—et c'est une femme qui, seule, fut choisie pour être Mère, restant Vierge, de la Divinité même.

Tout ce qui, chez les femmes, n'est pas cet être idéal que nous côtoyons sans cesse, qui nous console dans nos malheurs, nous soutient dans nos luttes, nous rend forts par ce seul mot murmuré en un soupir d'harmonie céleste : "Je t'aime !..." ; tout ce qui n'est pas cet être idéal, disons-nous, est une sorte de superfétation sur le globe, presque une monstruosité.

Un brave campagnard à qui je parlais de ce journal et des articles un peu... libres qu'on y trouve, m'a donné le vrai mot là-dessus, et je le rapporte tel qu'il l'a dit :

—Vous dites, monsieur, que c'est *La Fronde* le journal de ces dames ?—Soyez tranquille, ça n'est pas ben dangereux : vous savez ben qu'elles ne *garrochent* jamais drette !

Rodolphe Le Fort